

Editorial

Violence des jeunes ? Mais que dit le village ?

Sujet difficile. Ne rien dire revient pourtant à accepter les messages transmis et intégrés par nos enfants, d'abord les plus faibles bien sûr, mais aussi tous les autres qui baignent dans ces messages sans qu'une réflexion des adultes leur permette d'y voir plus clair et nous permette de les contenir dans une cohérence sociale éducative.

« Pour éduquer un enfant, il faut tout un village, les parents seuls ne peuvent y suffire sans devenir fous ». Ce proverbe souvent rencontré, qu'on dit africain, qui l'est sans doute, éclaire très fort la difficulté d'éducation d'aujourd'hui. Il ne suffit pas d'être bon parent, d'avoir un projet éducatif cohérent pour que l'éducation, elle, le soit quand tout le village transmet des messages incohérents, terriblement violents.

Parler de la violence des jeunes est toujours mal poser le problème. Parle-t-on de la violence des vieux quand un vieil homme massacre ses voisins parce qu'ils ne sont « pas comme lui » ? (Schaerbeek, mai 2002) Parle-t-on de la violence des adultes dans les nombreux reportages de cours d'assises qui émaillent nos quotidiens et qui tous, parlent de crimes commis par des adultes ?

La violence est en chaque être humain. C'est une énergie. C'est aussi une réponse à certaines situations quand son auteur n'en trouve pas d'autre. C'est souvent une réponse tragique.

Le discours social traduit par les médias donne à penser que la violence n'existe que chez ceux qui passent à l'acte, les mauvais donc. Et tous les autres en seraient indemnes. Elle est pourtant inscrite en chacun de nous depuis la nuit des temps. C'est une énergie vitale en mesure de répondre à certaines situations de survie.

Ce qui nous effraye quand un jeune ou un enfant passe à l'acte, ce n'est pas tellement l'acte que le fait qu'il soit commis par un jeune ou un enfant dont l'imagerie d'innocence et de pureté, de page blanche sans histoire et sans modèle culturel résiste encore à l'évidence du contraire.

Les enfants-soldats sont pourtant-là pour nous expliquer de la façon la plus brutale qui soit l'empreinte du contexte social sur la construction psychique d'un enfant.

Le contexte social, c'est lui notre village, avec ses « on-dit », ses médias, ses interventions de politiciens qui cherchent des emplâtres pré-électorales aux problèmes de société. Tout cela sans analyse, sans autres débats que ceux formatés en TV où il faut donner les réponses aux questions posées sans jamais pouvoir poser de vraies questions.

Les jeunes ne sont pas violents. Ils portent la violence en eux comme chacun de nous. Et cette violence éclate de plus en plus devant la frustration ou devant l'impasse d'une situation. Comme si aucune autre réponse acceptable n'avait pu être

élaborée. C'est donc bien de réponse à la frustration qu'il s'agit quand on s'interroge sur la violence des jeunes. Leur dire que les jeunes sont de plus en plus violents est non seulement faux, mais c'est aussi ne donner aucune issue à la violence qu'ils portent en eux comme nous tous. C'est ne pas leur apprendre qu'ils ont en eux bien d'autres ressources pour faire face à la frustration et au conflit : de l'imagination, des moyens de relations.

Or chacun s'il s'interroge, connaît ou sent sa propre violence. Les montées d'adrénaline sont là pour nous la rappeler dans tous les petits agacements de la vie.

Quels sont les messages transmis à nos enfants si on leur dit seulement que la violence est mauvaise ? Ils la sentent aussi en eux. Donc le message que nous leur transmettons c'est qu'« ils sont mauvais ». Cela intégré, il ne reste aucune piste pour trouver une réponse plus adéquate au conflit, à la frustration et le passage à l'acte peut être inévitable.

Les messages transmis à l'occasion d'agressions tragiques récentes sont aussi : « tué pour un MP3 », « tué pour une cigarette », messages repris par tous les médias, entendus donc par tous les enfants. Que peuvent-ils en tirer comme conclusions ? Que le crime est d'autant plus grave que sa cause n'avait pas de valeur ? Qu'on peut donc, pour suivre la logique médiatique, attenter à la vie de quelqu'un si le profit en est suffisant ? Tuer pour si peu ! A partir de combien le meurtre deviendrait-il acceptable ?

Nulle part on n'a entendu dire que la vie était sacrée et que personne n'avait le droit d'y attenter sous aucun prétexte, un MP3, une cigarette, des barils de pétrole, ou un refus. **Aucun prétexte.** Cherchons dans les journaux, dans la presse, dans tous les médias et bravo à celui qui découvrira une petite phrase qui porte ce sens. Ce que les enfants, les jeunes ont entendu, c'est que c'était une honte de tuer **pour si peu**.

Les parents ne suffisent pas pour éduquer un enfant, il faut aussi tout le village

Et que dit encore ce village ?

Que la pire des choses dans le vie c'est la frustration. Et, commerce oblige, se frustrer, se refuser quelque chose, c'est ne pas acheter. Les acheteurs et futurs acheteurs potentiels sont donc informés que pour exister, pour avoir une identité, ils doivent ne rien se refuser et accumuler, accumuler tout ce que le village marchand veut lui vendre. Geste identificatoire suprême : s'approprier. Dans ce contexte, la pire agression c'est le refus, le pire agresseur c'est celui qui dit non. Ce peut-être le parent, éduquant ; ce peut-être l'autre qui possède un objet qu'on n'a pas et qui nous nie en disant non.

Personne n'a relevé que dans plusieurs des dernières agressions médiatisées, l'agresseur, armé, avouait s'être servi de son arme parce qu'il s'était senti en danger par sa victime, non armée, mais qui disait non.

Ce n'est pas d'un danger physique qu'ils se défendaient, mais **du danger de disparaître dans l'expression de l'existence de l'autre** par son désir contraire au sien.

Il y a bien plus à réfléchir, parents et société toute entière, sur ces événements. De simples réformes « sécuritaires », délinquants à l'armée, centres fermés, parents en stages, n'apporteront pas le vrai débat, le vrai discours cohérent

du village qui apprend aux enfants à grandir dans les frustrations normales de la vie et la reconnaissance de l'autre.

Protéger les enfants de leur propre violence, c'est leur apprendre qu'une certaine part de frustrations est inévitable et qu'il faut donc les préparer à l'accepter. Accepter la frustration, c'est souvent reconnaître l'autre, un autre soi-même, qui a donc le pouvoir de dire non. Sans cela, il ne serait pas autre, personne distincte, mais seulement une part de soi qui ne peut entendre que la réponse oui à son désir.

Mais où sont les troubles de l'attachement, objet de notre bulletin, dans tout cela ? Nos enfants souffrant de troubles de l'attachement ont souvent peu accès au langage symbolique. Quand ces symboles sont en plus si radicalement déviés : « tuer pour si peu... ». Bien sûr, nous les parents sommes-là. Mais où est le village ?

Nos enfants souffrant de troubles de l'attachement ressentent souvent la frustration comme une agression.

Nous sommes toujours-là, toujours sans le village.

Et pourtant, cette sécurité interne qui leur fait défaut et sur laquelle se construit l'identité c'est dans la cohérence du réseau famille-société qu'elle pourra s'élaborer.

Nous ne pouvons qu'appeler à ce que d'autres voix s'accordent aux nôtres, au moins celles des intervenants de l'enfance et la jeunesse,

Des voix qui permettent qu'une sagesse des adultes se dégage et reforme les voix du village pour contenir cette génération qui nous suit et dont nous sommes responsables. Et pour que ces voix existent, il faut observer nos enfants, comprendre ce qu'ils entendent des messages qui tirent en tous sens vers eux et les corriger.

Si notre génération ne veut pas être le geôlier
de la génération qui nous suit,
mais son parent.

Bernadette Nicolas